



HAL
open science

Robert Loffroy : une esquisse de lecture sociologique d'un récit autobiographique (21/1/2015)

Bernard Pudal

► To cite this version:

Bernard Pudal. Robert Loffroy : une esquisse de lecture sociologique d'un récit autobiographique (21/1/2015). Les Cahiers d'Adiamos 89, 2015, 13, pp.27-47. halshs-01215271

HAL Id: halshs-01215271

<https://shs.hal.science/halshs-01215271>

Submitted on 13 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Robert Loffroy : une esquisse de lecture sociologique d'un récit autobiographique

(21/1/2015)

Bernard Pudal

Quelques remarques préalables

Si j'en crois les spécialistes de la Résistance, la *sociologie* de la Résistance en est à ses débuts. Il fallait sans doute préalablement établir les faits, recueillir et confronter les témoignages, dépouiller les archives, dans un climat nécessairement passionnel. On le sait, la « Résistance » et « Vichy » sont des enjeux historiographiques surdéterminés par des passions politiques¹, dont il est, il faut bien l'avouer, extrêmement difficile de se départir, de se dépêtrer, de se défaire. L'histoire *sociale* de la Résistance, la Résistance entendue comme *mouvement social*, sont autant de façons récentes de s'intéresser à ce moment². Etudier les groupes sociaux et professionnels viviers de recrutement, l'éventail des modalités de résistance (la question de la résistance civile par exemple, les différences entre la zone occupée et la zone « libre »³), le dégradé des comportements, la complexité et la spécificité des processus de promotion des « chefs » et des voies décisionnelles, autant de questions qui n'ont pas encore fait l'objet d'études sociohistoriques décisives, à quelques exceptions notables près, et pour autant que je le sache⁴. Ce qui est vrai de la Résistance en général l'est aussi de la Résistance communiste. Certes, l'histoire de la Résistance communiste fait désormais l'objet d'un très relatif

¹ Laurent Douzou, « Vichy », pp. 1265-1275, *Historiographies II*, Gallimard, 1970 ; Pierre Laborie, *Le Chagrin et le venin* (La France sous l'occupation, mémoires et idées reçues), Bayard, 2011.

² Laurent Douzou, « La démocratie sans le vote. La question de la décision dans la Résistance », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, Décembre 2001, pages 57-67. Cf Le numéro du *Mouvement social* consacré à cette dimension de la Résistance, 1997, n°180 ; Claire Andrieu, « La Résistance comme mouvement social », (pp.415-425), in *Histoire des mouvements sociaux en France*, Michel Pigenet, Danielle Tartakowsky Dir., La Découverte, 2012 ; Gisèle Sapiro, *La guerre des écrivains*, Fayard, 1999.

³ Pour Pierre Haas, les actions de la Résistance en zone libre (contrer la propagande de Vichy, forger des faux papiers, accueillir et acheminer vers l'Espagne pilotes alliés et prisonniers évadés, saboter certains objectifs utiles aux Allemands), « n'étaient que jeu d'enfant par rapport aux risques courus par nos camarades agissant en territoire occupé », *De la désolation à la victoire, 1939-1945, Contre-espion à la France libre*, Editions de Fallois, Paris, 2007, p. 49

⁴ On attend une étude analogue à celle d'André Loez sur 14-18. Se donnant pour objet les « refus de guerre », en mariant avec bonheur la sociologie des mouvements sociaux et l'histoire, il s'y s'interroge sur les conditions de possibilité d'un mouvement social au Front, où le devoir de discipline, devenu règle absolue, rend particulièrement opaque et illégitime toute « contestation ».

consensus après une longue période de controverses, ainsi que le souligne avec prudence Pierre Laborie : « quant aux usages politiques de la Résistance, ils ont constitué longtemps des pratiques banales, généralisées et méthodiques. Elles le sont encore aujourd'hui, à un degré moindre, mais toujours avec la même tendance à tordre les faits pour les ajuster aux intentions affirmées. Si jusqu'aux années 1970 aucune organisation ne s'est privée d'exploiter la rentabilité du gisement, si les gaullistes n'ont pas été en reste sur ce terrain, il est indéniable que le parti communiste apparaît comme le champion toutes catégories en la matière. Sans lésiner sur les moyens, en s'appuyant sur leur action déterminée dans la clandestinité, sur la violence de la répression à leur égard, et sur le lourd sacrifice de leurs militants, étrangers et français, les communistes se sont employés à faire confondre leur histoire avec celle de la Résistance intérieure, jusqu'à vouloir identifier l'une à l'autre. Entre autres visées, l'opération consistait à faire oublier la période 1939-1941 pendant laquelle l'appareil du parti communiste français avait soutenu aveuglément la politique extérieure de l'URSS, dans le prolongement et l'approbation du pacte germano-soviétique. »⁵. Dans ce contexte historiographique, une lecture sociologique de la trajectoire spécifique de Robert Loffroy supposerait préalablement une prosopographie des résistants communistes et plus spécifiquement des résistants paysans. S'appuyant principalement sur le texte des *Mémoires* de Robert Loffroy, les considérations qui suivent ne sauraient donc prétendre, au mieux, qu'au statut d'une étude programmatique.

De l'autobiographique

Confronté à un récit autobiographique⁶, l'analyste doit apprendre à résister à l'effet de vérité qu'implique le pacte autobiographique (P. Lejeune) lié à l'identité des trois acteurs du récit : l'auteur, le narrateur et le personnage. Non qu'on puisse a priori soupçonner l'auteur de mentir, d'enjoliver les faits, de passer sous silence les pensées et les actes indicibles ou inavouables, mais tout simplement parce que tout récit « véridique », aussi sincèrement qu'il ait été écrit, n'est, après tout, qu'un récit

⁵ Pierre Laborie, *Opus cité*, p. 176.

⁶ Je n'ai à ma disposition que les *Mémoires* de Robert Loffroy, pour l'essentiel, complétées des notices biographiques du Maitron que j'ai pu consulter et de quelques ouvrages analogues de résistants communistes. J'ai aussi bénéficié des communications de la journée d'études qui m'ont encouragé à persévérer dans la voie que j'avais empruntée, m'éclairant sur différents aspects de la personnalité de Robert Loffroy.

situé, structuré par des compétences ou des mythes biographiques⁷ qui peuvent s'imposer, à son insu, à l'auteur, et qu'il cherche plus ou moins confusément à nous faire partager.

Rappelons que l'énoncé le plus factuel, le moins apparemment sujet à caution, pourrait, et souvent à bon droit, être interrogé. Prenons la date de naissance. Rares sont les autobiographes, par exemple, qui relatent leur vie en commençant comme Marguerite Yourcenar : « l'être que j'appelle moi vint au monde le... », ce qui est, on en conviendra, une drôle de façon de dire « je suis né le.. ». La formulation apparemment alambiquée de Yourcenar, pour littéraire quelle soit, ne touche-t-elle pas juste ? Après tout, le « je » qui écrit n'a tout simplement aucun souvenir du « je » au moment de « sa » naissance... Sans aller jusqu'à dire qu'il n'était pas là puisque les témoignages abondent ainsi que les certifications officielles... Il faudrait, pour être un peu plus rigoureux, écrire : « l'être que la société m'a habitué à appelé « moi » à la suite de tout un processus historique extrêmement complexe de fabrication de « l'individu » comme « ego » est « né » le... A condition d'ajouter : depuis que la *naissance* est le début de la vie biologique alors que durant le moyen âge chrétien, la naissance c'était la mort biologique puisqu'on naissait alors seulement au Christ et que la « vraie » vie était « l'au-delà » (JC Schmit)... Et il faudrait préciser encore : pour autant que les actes d'état civil et le témoignage de mes parents ne puissent être suspectés.

On le comprend tout de suite, le piège de toute autobiographie réside dans cette sorte de complicité réaliste qui autorise le refoulement ou l'occultation, sous l'évidence doxique des lieux communs et de la « relation des faits », de « l'opération autobiographique »⁸, autrement dit des choix faits par l'auteur, de l'enquête conduite par lui, des références historiques convoquées, des schèmes interprétatifs adoptés, sans oublier les choix inconscients et ceux d'une mémoire dont on ne sait jamais très bien en quoi elle consiste.

La question n'est pas tant de savoir quel « crédit » accorder au témoignage de Robert Loffroy, ce qui serait une question normative, que de se demander de quel trame narrative relève son récit. Est-ce un plaidoyer pro-domo ? Et de quel type ?

⁷ La formule est de Jean Peneff, elle désigne des types de récits, des types d'intrigue, plus ou moins spontanément adoptés par l'auteur. Par exemple le récit de vie d'une ascension professionnelle due à ses seuls mérites (le self made man).

⁸ Je fais allusion ici à l'expression qu'utilise Michel de Certeau, celle d'opération historiographique, pour désigner ce que le récit historien tend par nature à occulter, l'ensemble des conditions de production du récit.

Quels sont les schèmes historiographiques mis en œuvre ? Où l'auteur les a-t-il empruntés ? Que doit-il à sa connaissance de l'évolution des controverses relatives au rôle du PCF dans la Résistance ? Est-ce l'effort plus ou moins désespéré de mettre de l'ordre – et lequel – dans le chaos de toute vie individuelle, mais selon quelle *philosophie* de la vie ? Rien n'est plus complexe que « l'individu » car comme l'écrivait Durkheim, l'individu est un infini et l'infini ne s'épuise pas (*Règles de la méthode sociologique*).

Comment rompre le pacte de lecture réaliste ? En tentant de se détacher de « l'effet personnage », de « l'illusion biographique » si âprement dénoncée par Bourdieu, certes. A cette fin, il faudrait pouvoir réinsérer le récit dans un ensemble de récits similaires afin de les comparer ou faire du cas étudié une variation au sein d'une famille de cas traités prosopographiquement ou encore en interrogeant systématiquement le paratexte voire en procédant à une étude génétique du manuscrit. Sans prétendre aucunement répondre à un tel cahier des charges, je me propose plus modestement, armé de ces quelques inquiétudes méthodologiques, de faire quelques remarques sociologiques provisoires.

Le Titre et le pacte de lecture

Le manuscrit de Robert Loffroy que j'ai pu consulter initialement, avant de disposer du livre, s'intitulait *Souvenirs de guerre (1939-1945)*, sous-titré *Mémoires d'un résistant communiste dans l'Yonne*. Qui lit ce manuscrit est cependant confronté à une autobiographie assez complète, certes centrée sur la Résistance, mais qui accorde une place notable à l'enfance et la jeunesse, c'est-à-dire à l'entre-deux-guerres, puis à la période postérieure à la deuxième guerre mondiale. Dans mes notes j'avais écrit : « on aurait pu imaginer d'autres titres et je ne sais si ce fut le cas, tel « Mémoires d'un militant communiste, antifasciste et résistant dans l'Yonne » par exemple. Mais, on le voit, un tel titre aurait suscité une appropriation lectorale bien différente du titre finalement adopté : « *Mémoires d'un résistant et militant communiste de l'Yonne* ». La Résistance n'y aurait été qu'une simple modalité de l'engagement communiste. Ces hésitations sont intéressantes. Le titre d'un livre, sa préface, l'introduction (ici écrite par Claude Delasselle et Joël Droglan), la

quatrième de couverture, ce que Gérard Genette appelle le « paratexte »⁹, sont souvent instructifs à questionner. S'y joue en effet le « sens » du récit, le sens du moins proposé au lecteur, c'est-à-dire le pacte de lecture. Les spécialistes de l'autobiographie ont beaucoup réfléchi à ces questions. Le titre initial inscrit le récit de Robert Loffroy « dans l'Yonne », qui devient finalement par une opération assez classique de « régionalisation » du héros « de l'Yonne ». Ces incertitudes sont celles des éditeurs du livre et reflètent leur difficulté à définir le pacte de lecture que va induire le titre. Nonsans raison. On peut penser que j'ergote sur un titre, et que ça n'a pas beaucoup d'importance. Pourtant, Furetière, dès le XVII^e siècle n'écrivait-il pas que « le titre d'une œuvre est le vrai proxénète d'une œuvre »... Tous les éditeurs le savent qui se réservent le choix du titre et la quatrième de couverture, ces *seuils* qui invitent à la lecture en suggérant un pacte de lecture, en anticipant sur un horizon d'attente supposé. On peut comprendre les hésitations des titreurs. Mettre l'accent sur le militant communiste, c'est inscrire l'ouvrage dans le corpus des Autobiographies de militants¹⁰ alors que le titre retenu renvoie au corpus des Mémoires de guerre. Convenons qu' avoir été communiste et le revendiquer implique aujourd'hui qu'on se justifie¹¹, alors qu' avoir été résistant fait l'objet d'un consensus « patriotique » plus adapté à des entreprises mémorielles « régionales ». Pourtant, Robert Loffroy n'a jamais quitté le PC, il en est un membre fidèle jusqu'au bout : c'est à ce titre qu'il devient résistant en épousant les changements d'analyse politique du PCF durant cette période trouble des années 39-45. Acteur de la « mémoire » de la Résistance, mû par un « devoir de mémoire »¹² (il est très clair sur ce point dans ses *Mémoires*), il sait aussi qu'il existe une attente forte de témoignage sur la Résistance et, se vivant comme un communiste de second rang (Claude Pannetier, dans sa préface, souligne qu'il n'est pas un cadre important du parti), il doit penser que son récit se légitime par le témoignage sur la Résistance.

Les « mémoires », dans l'ensemble des récits autobiographiques, ont une spécificité. Alors que l'Autobiographie met l'accent sur la *personne*, les mémoires ont

⁹ Paratexte : l' ensemble des marques (titre, sous-titre, intertitres, dédicaces, préfaces, notes, etc.) à fonction pragmatique qui accompagnent le texte proprement dit, cf, Gérard Genette, 1987, *Seuils*, Paris.

¹⁰ Cf Claude Pannetier, Bernard Pudal, « Les autobiographies des « fils du peuple », pp.217-246, in *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Belin, 2002.

¹¹ Robert Loffroy s'y emploie lui-même dans son ouvrage.

¹² Loffroy, p.396, *Fidélité à la Résistance*

une vocation plus générale, c'est la personne *dans ses relations avec d'autres*, généralement des « grands », ou avec des *événements historiques*, qui est alors au cœur du récit. A la fin de son livre, lorsqu'il évoque sa vie privée, sa famille, sa femme, Loffroy parle alors de ses « Souvenirs », faisant ainsi référence à un autre type de récit autobiographique fondé principalement sur la mémoire personnelle et affective.

Les introducteurs le soulignent d'ailleurs : *Mémoires*, c'est ainsi qu'« il appelait ce texte, disant même généralement « Mémoires de guerre », sans doute parce que nous le sollicitons essentiellement sur cette période, et aussi parce que ce fut celle qui le marqua le plus » : mais c'était oublier que l'ouvrage traite largement de la période antérieure à l'Occupation et à la Résistance (années 1920 et années 1930), ainsi que de la période postérieure, de la Libération au début des années 1980 » (p.14.). « Il est donc restrictif de considérer que cet ouvrage constitue les Mémoires de Robert Loffroy, ou son autobiographie. (...) L'intérêt premier de l'ouvrage est incontestablement d'être un témoignage » (p.14.) L'ouvrage est pris en effet dans les entreprises mémorielles auxquelles Loffroy a participé ou souhaite apporter son concours. *Mémoires, autobiographie, témoignage, souvenirs*, quatre inscriptions dans la « roue autobiographique » de Jacques Lecarme, quatre dimensions du texte. Si j'insiste sur cette difficulté à titrer, définir, présenter l'œuvre accomplie, c'est parce qu'elle est peut être révélatrice de la trajectoire même de Robert Loffroy, celle d'un militant communiste au long cours dont le moment résistant, intense, héroïque, valorisé, est aussi un moment *problématique* dans le destin de Robert Loffroy. Les titreurx n'ont-ils pas ainsi pressenti que tout se passe comme si c'était la Résistance seule qui justifiait l'entreprise autobiographique. Et c'est ce fil, qui n'est qu'un fil parmi d'autres, que je voudrais suivre. On le voit, pour qui est attentif à l'analyse interne, ou plus exactement à la relation entre le paratexte et le texte - les *seuils* dont a traité Gérard Genette -, l'ouvrage de Robert Loffroy se présente d'emblée comme plus énigmatique qu'il n'y paraît. Ou plus exactement, les incertitudes du titre et du pacte de lecture (Autobiographie, Mémoires, Souvenirs, Mémoires de guerre, Témoignage, etc.) ne sont peut-être pas sans lien avec le point de vue de l'auteur sur sa propre vie : s'il en traite dans sa totalité (autobiographie¹³), cette totalité n'a de sens que rapportée au moment résistant.

¹³ Entre 30 et 40% du texte concerne d'autres périodes que la Guerre.

Un « habitus » militant clivé ?

Passons au texte lui-même. Après avoir présenté le contexte historique et socio-économique local, le récit se poursuit « logiquement » par une vue cavalière de l'histoire familiale des Loffroy¹⁴ peu à peu resserrée sur le père et la mère (dans l'ordre) puis sur le héros, son enfance, l'école, la jeunesse, l'apprentissage du métier de paysan. Un long paragraphe s'intercale dans ce récit de formation, il s'intitule « Moi ». Ce « Moi » (p.20-21) interrompt par conséquent la narration et vise à donner la « psychologie » du Héros, son *caractère*, un caractère dont Loffroy affirme la permanence tout au long de sa vie. Le « moi » de Loffroy, *son* « moi », c'est déjà une formulation assez étonnante sous la plume d'un militant habitué à dire nous ou à penser le nous dans le moi¹⁵. Il s'agit là, pour lui, dans la tradition moderne d'un moi substantivé, de définir un trait structurant, permanent, de sa « personnalité », telle du moins qu'il se la représente. Pour ce faire, il re-connaît que c'est à son père qu'il s'identifie, un père n'aspirant qu'à une existence paisible, « sans histoire » (p.20) :

« Mais alors que, comme lui, j'aurais toujours aspiré à une existence paisible, calme et sans histoire, paradoxalement, toute ma vie n'aura été faite que d'engagements. Sauf pendant la période, pour moi historique, qu'a été la Résistance, elle a été marquée par un combat incessant et souvent paralysant entre, d'une part, cette sorte de paresse qui, insidieusement, me conseillait, pour vivre tranquille, de répudier tout ce qui pouvait être pour moi une source de désagrément et d'inconvénients, et d'autre part la volonté de mettre mes actes en concordance avec ma conscience de communiste. Il y a en moi une force qui me pousse à m'engager dans ce que je suis certain d'être un combat pour une juste cause, et en même temps, une autre qui me retient en disant : « Que vas-tu faire sur cette voie difficile où tu vas perdre ta tranquillité alors que rien ne t'y oblige ? » (p.20).

Se décrivant alors, à l'image de son père, dépourvu de toute ambition personnelle, affirmant que celle-ci n'a motivé aucun de ses actes, il ne s'en glorifie nullement :

« **Et je ne m'en glorifie pas, bien au contraire (souligné par moi)**. Si l'excès d'ambition est un travers parfois condamnable lorsqu'il porte préjudice à autrui, l'absence d'ambition peut être un défaut encore plus grand. L'être humain est ainsi fait qu'une part d'ambition lui est nécessaire et que la somme de millions de petites ambitions – qui sont des volontés de réussir – a contribué, parmi d'autres facteurs, au développement des sociétés. Si depuis des siècles, tous les êtres humains avaient été faits à mon image, l'humanité serait peut-être encore à l'âge des cavernes » (p.20). « C'est sans doute pourquoi, alors que mon esprit, sans doute assez subtil et fécond, découvre des idées, suggère des initiatives, si elles sont retenues, je ne me mets en avant pour leur réalisation que s'il n'y a vraiment

¹⁴ Fondée en partie sur une recherche généalogique.

¹⁵ S'interrogeant sur « le moi » pris comme substantif, Vincent Descombes rappelle qu'il faut attendre l'édition de 1798 du *Dictionnaire de l'Académie française* pour que l'usage substantivé soit mentionné : « Moi, se prend quelquefois substantivement pour signifier l'attachement de quelqu'un à ce qui lui est personnel. *Le moi choque toujours l'amour-propre des autres*. Il se prend aussi en philosophie pour l'individualité métaphysique de la même personne. *Malgré le changement continuuel de l'individu physique, le même moi subsiste toujours* », *Le parler de soi*, Folio Essais, 2014, p. 24.

personne d'autre autour de moi pour le faire, éternel et discret secrétaire de nombreux comités ou associations que j'ai créés ou que j'ai aidé à constituer au cours de ma vie militante. Sans complexe et avec beaucoup de complaisance, je me suis toujours effacé derrière d'autres camarades ou personnes que je jugeais plus aptes que moi à remplir des fonctions représentatives. Il n'y a qu'une période de ma vie, celle qui l'a marquée profondément où, très à l'aise, je me suis trouvé projeté au premier rang. Ce fut celle de la Résistance, de la clandestinité que j'ai vécue intensément. Là, le petit bonhomme malin qui est en moi et qui me tire toujours en arrière lorsque je veux aller de l'avant, n'existait plus. Endormi sans doute, car semblant sortir d'un sommeil de plusieurs années, je l'ai retrouvé dès que les épreuves de la guerre furent terminées et que le combat pour un idéal qui m'était si cher se poursuivit au grand jour. Dans ce comportement qui est le mien, une certaine paresse n'est pas à exclure, sans doute. Dans ma vie professionnelle, dans celle de tous les jours, je n'ai jamais cherché à me mettre en vedette. Je ne me suis jamais précipité pour faire ce qu'un autre pouvait faire aussi bien, et peut-être mieux que moi à ma place. Tous ces travers, propres à mon caractère, constituent un handicap sérieux dont s'est toujours ressentie mon activité militante. Comment peut-on être le propagandiste, le porte-parole efficace d'une cause lorsque l'on est aussi peu l'« homme de contact » que je le suis ? » (p. 21).

On aura remarqué l'insistance à souligner que cette absence d'ambition souffre une exception, la Résistance, seule période où il n'aurait pas eu à vivre douloureusement la contradiction entre ses tendances à la tranquillité et son devoir d'engagement communiste. Ce clivage, quoiqu'il en soit, mentionné dès le début du livre, l'est aussi pour décrire son état d'esprit au moment-clé du retour à la vie « normale », après la Résistance :

« Descendu en gare de Migennes, c'est par une sombre et triste journée de la fin de décembre 1945 que, sur ma bicyclette, je regagnais Guerchy. Je savais que les pages sans doute les plus marquantes de mon existence venaient d'être tournées et, sous ce ciel d'hiver chargé de pluie, je me sentais envahi par la nostalgie d'un passé qui, jusqu'à la fin de ma vie, allait me coller à la peau. Dans le village dont l'aspect n'avait pas changé, j'allais y retrouver la même vie, y refaire les mêmes gestes quotidiens qu'avant mon départ précipité deux ans auparavant. Seuls quelques anciens manquaient, partis pour un monde que certains pensent meilleur. (...) Ma destinée avait voulu que je sois paysan et je n'ai rien fait pour contrer cette volonté. Je ne me sentais pourtant pas un attachement profond pour la terre ni pour les travaux des champs qui, pour moi, étaient exempts du lyrisme que s'efforçaient d'y trouver tant de poètes. Tout au long de ma vie professionnelle, j'allais m'efforcer de faire mon travail correctement et, par celui-ci, de me situer honorablement parmi ces exploitants agricoles qui, de 35 qu'ils étaient encore à Guerchy lorsque j'étais revenu à la vie civile, allaient disparaître les uns après les autres pour ne se retrouver qu'une dizaine, quarante ans plus tard. Mes parents avaient vécu honorablement sur une exploitation d'une vingtaine d'hectares et il n'y avait pas de raison qu'il n'en soit pas de même pour moi. Mon absence d'ambition allait bien vite me confiner sur une superficie agricole devenue trop petite, mais cela, je ne le pressentais pas encore et, l'aurais-je su, que je doute que je me serais lancé dans cette course aux terres disponibles que certains cultivateurs du village allaient se disputer avec frénésie. D'autres préoccupations étaient, à mes yeux, plus nobles que tous les problèmes de rentabilité que je n'abordais qu'avec un certain désabusement » (p. 347-348).

Ce passage résonne comme si le retour à la vie civile était une fin. Mais quelle fin ? Bien sûr, la fin de la vie exaltante du héros. Certes. Mais cette vie héroïque était aussi une vie dangereuse, peuplée d'atrocités, habitée par la mort possible voire probable. Loffroy constate qu'il est un des rares, à son niveau de responsabilité, à avoir échappé à l'arrestation. Cette vie est cependant d'emblée regrettée, non parce qu'elle fut exaltante, mais peut-être parce que le retour à la vie « civile » s'apparente

à une *petite mort sociale* par manque d'ambition. La sociologie du militantisme a évolué considérablement à partir du moment où elle s'est détachée de l'idéologie du militantisme « désintéressé » pour interroger les « rétributions » (le mot malheureusement est connoté normativement), ou mieux, les « incitations sélectives » qui participent à l'engagement militant¹⁶. Ces incitations sont de différentes natures : économiques, culturelles, de sociabilité, symboliques¹⁷. On peut faire l'hypothèse que le moment résistant correspond au moment où les rétributions du militantisme de Robert Loffroy sont à la fois spécifiques, multiples et convertibles potentiellement. Pour le dire brutalement, si l'on se place du point de vue d'une histoire sociale de la Résistance, c'est-à-dire d'une sociologie encore largement à faire des trajectoires sociales de résistants, pour Robert Loffroy, la Résistance coïncide avec une remarquable « promotion sociale ». Petit cultivateur avant la Résistance, il est Capitaine à la fin de la guerre et il échoue deux fois par la suite lorsque la convertibilité de son capital « résistant » s'inscrit dans le double horizon des possibles professionnels qui se dessinent pour lui : l'un comme militaire de profession, dans l'armée régulière ; l'autre comme professionnel de la politique.

J' ai décidé de suivre ce fil énigmatique proposé par Robert Loffroy lui-même d'entrée de « je », de « texte » et d'en faire l'intrigue du récit autobiographique, de créditer par conséquent Robert Loffroy de l'habitus militant clivé qu'il éprouve le besoin, jusqu'à la fin du récit, de mettre au principe de sa vie d'engagement *inabouti par manque d'ambition*, que sauve la Résistance, moment où il est à la hauteur de son moi idéal si j'ose dire¹⁸.

Une lecture de la Résistance au prisme des déplacements sociaux

Abandonnons donc la trame héroïque ou guerrière¹⁹ qui nous est proposée, dans laquelle se coule le narrateur Loffroy. Que révèle ce parcours résistant ?

¹⁶CfOlivier Fillieule, Bernard Pudal, « Sociologie du militantisme. Problématisation et déplacement des méthodes d'enquête », pp.163-184, in *Penser les mouvements sociaux*, La Découverte, 2010.

¹⁷Cf Daniel Gaxie, « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Revue suisse de science politique*, 11 (1), 2005.

¹⁸ D'un point de vue plus sociologique, « l'absence d'ambition » n'est fréquemment qu'une des façons de désigner l'illégitimité qui frappe tout homme du peuple conduit à représenter les siens, autrement dit à s'en détacher pour en devenir le porte-parole. L'expression « psychologise » cette dimension du militantisme populaire, effectivement variable suivant les militants.

¹⁹ Christophe Charle, à l'occasion d'une soutenance d'HDR récente, celle de Nicolas Mariot, soulignait que pour nombre de jeunes paysans pauvres, la guerre de 14-18 avait été « la guerre Providence ».

L'histoire d'une mobilité sociale dont il faudrait pouvoir déplier les différentes strates ; celle en premier lieu d'une étonnante mobilité géographique qui est l'occasion d' une sorte de voyage « ethnographique » profane, lui donnant à connaître de nombreuses régions de France et de multiples groupes sociaux, un « Tour de France » en quelque sorte. Une histoire d'enrichissement culturel, de rencontres socialement improbables, d'opportunités, une histoire certes payée au prix fort de la mort possible, de la torture et de l'atteinte physique menaçantes, mais aussi, somme toute, une histoire sociale extra-ordinaire au sens premier du terme, qui oblige à sortir des « chemins battus » comme on dit.

Si l'on dressait la liste des rencontres de Robert Loffroy, des interactions qu'il a nouées avec des représentants de tous les métiers, de toutes les couches de la société, on verrait que la Résistance est synonyme pour lui d'un voyage social autodidactique tout à fait exceptionnel. Il n'est pas facile malheureusement d'étudier ce type de capital culturel qui se traduit notamment par une attention soutenue à la psychologie des individus, aux indices qui peuvent « trahir » leur vraie personnalité (ce qui n'est pas secondaire quand sa vie dépend du sérieux résistant, par exemple du respect des consignes de sécurité, de la capacité à se contrôler, etc..). Loffroy, devenu responsable au recrutement, se reconnaît cette compétence. Quand il tente d'enrôler un futur résistant, il doit saisir d'emblée la fiabilité de la recrue potentielle et la teneur de sa volonté d'agir. Il s'interroge lui-même d'ailleurs sur sa « chance » d'en être sorti indemne, l'imputant pour partie à son extrême respect des règles de sécurité. Sans nullement prétendre à l'exhaustivité – ce serait un énorme travail, un travail de bénédictin – son livre fourmille de notations sur de multiples milieux sociaux : les paysans des Causses qui lui font connaître un autre état de l'agriculture, un état dépassé ; les riches suisses, de la famille Testut, qui l'hébergent au Château ; l'attitude sordide d'un général, propriétaire foncier, avec ses métayers ; la frivolité de jeunes ajistes qui n'avaient que le nom de Giono à la bouche ; ceux qui lui prodiguent des « planques »²⁰ : « C'étaient des gens de toutes conditions sociales qui me recevaient, qui m'hébergeaient. Ils étaient de diverses régions, et d'opinions politiques très différentes. C'étaient des paysans comme (...) C'étaient des employés, des ouvriers comme (suit liste de noms). C'étaient des commerçants comme Clérin à

Grâce à la guerre, ils avaient « connu du pays », mangé à leur faim, bénéficié de longues périodes de repos, de vêtements de qualité, etc...

²⁰ Il s'en remémore 52, p. 178-179.

Hely, des boulangers », des artisans garagistes, des hôtelières, des enseignants, des entrepreneurs de transport, « C'étaient des communistes ou d'anciens supporters de la Rocque », des athées ou des catholiques fervents, etc.. etc.... On pourrait ajouter bien d'autres exemples qui fourmillent tout au long du livre. La présentation du Front National (p.127) insiste sur cette diversité sociologique du Front National et sur sa diversité idéologique. Les situations sociales qui permettent de connaître de très nombreux groupes sociaux ne sont pas si fréquentes et constituent un atout non négligeable pour une éventuelle carrière politique. Il lui arrive de caractériser les types sociaux rencontrés, le Père Dumont par exemple : « Le père Dumont était un sympathisant communiste, un peu anarchiste sur les bords. C'était le vrai prolo de la banlieue rouge de Paris. Impulsif, râleur mais d'une générosité, d'une serviabilité sans pareille » (p.153). La Résistance de Loffroy l'amène à rencontrer aussi des étrangers (p.182 et suivantes), notamment ceux de la Main d'œuvre Immigrée (MOI). Il souligne l'importance de sa rencontre avec deux antifascistes allemands, « l'intellectuel Albert Hauser et l'ouvrier Karl Vetter » (p.184) intégrés dans la Compagnie Paul Bert. Il retrouvera bien plus tard Hauser (p.184-185).

Le capital résistant est un capital culturel autodidactique d'un type particulier. Le moment résistant ne se limite pas aux questions d'organisation, des modes d'action, d'obédience idéologique ou politique, il est donc aussi un voyage social, culturel et politique qui change les acteurs, reconfigure leurs ressources. C'est parfois un moment « intellectuel » où les temps morts – qui sont nombreux – peuvent être consacrés à l'autoformation, à la lecture, voire à l'écriture. Roland Leroy, jeune résistant à peine sorti de son Ecole Primaire Supérieure, se déplaçait avec un sac à dos rempli de livres par exemple. On connaît des itinéraires brutalement transformés, réorientés, déviés de leur probable accomplissement, grâce (ou à cause) à la Résistance. C'est le cas par exemple de Daniel Cordier qui, dans *Alias Caracalla*, décrit sans fard son idéologie première, son antisémitisme et son admiration pour Maurras et l'Action Française, son inscription « naturelle » dans la bourgeoisie de province, sa honte ensuite d'avoir été complice de ces représentations meurtrières²¹. La Résistance s'achève sur la naissance d'un

²¹ « Ainsi les attaques contre les Juifs, auxquelles je participais avant la guerre, sont-elles à l'origine de ce spectacle dégradant d'êtres humains marqués comme du bétail, désignés au mépris de la foule. Subitement, mon fanatisme aveugle m'accable : c'est donc ça l'antisémitisme », Daniel Cordier, *Alias*

« autre » homme. On pourrait aussi prendre l'exemple d'Annie Kriegel. Il y eut bien entendu mille façons d'être dans la Résistance suivant qu'on était en zone libre ou occupée, dans tel ou tel réseau, suivant son moment d'entrée dans la Résistance, etc... Dans le cas de Robert Loffroy, sa vie est bouleversée pendant près de cinq années. Un parcours autodidactique donc, mais qui est aussi celui d'une mobilité sociale ascendante : d'homme de troupe²² à Capitaine, autrement dit un changement de classe sociale

Le capital héroïque guerrier²³

D'un point de vue sociologique, le capital résistant est un capital politique particulier : c'est un capital personnel, tendancielle, plus qu'un capital délégué ou d'organisation²⁴. A ce titre, il détache plus ou moins de l'institution mandataire et confère une certaine autonomie²⁵. Loffroy, à deux reprises au moins, sera victime de son « autonomie » de jugement après la guerre. Lorsqu'il visite la cathédrale d'Auxerre par « curiosité » et que, « dénoncé », il doit s'en justifier auprès des responsables aux cadres du Parti. Il manifeste aussi cette indépendance d'esprit sur un terrain inattendu, celui de sa coopération de longue durée avec un agriculteur de Guerchy, catholique pratiquant, au grand « étonnement » - associé sans doute à quelque sarcasme - de certains. (l'association avec Hubert Gros, pp. 365 et suivantes)²⁶. C'est un capital héroïque²⁷. Une des lectures possibles des

Caracalla, Témoins Gallimard, 2009, p. 735. Sur la carrière de Daniel Cordier, notamment son rôle dans la fondation du club Jean Moulin, cf Claire Andrieu, *Pour l'amour de la République, Le club Jean Moulin, 1958-1970*, Fayard, 2002.

²² Homme de troupe déjà repéré comme susceptible d'être promu.

²³ Dans *L'Etrange défaite*, Marc Bloch, dans le premier chapitre intitulé « Présentation du témoin », note en passant : « Un jeune officier me disait, alors que nous devisions sur le pas d'une porte, dans Malo-les-bains bombardé : « Cette guerre m'a appris beaucoup de choses. Celle-ci entre autres : qu'il y a des militaires de profession qui ne seront jamais des guerriers ; des civils, au contraire, qui, par nature, sont des guerriers ». Et il ajoutait : « Je ne m'en serais, je vous l'avoue, jamais douté avant le 10 mai ; vous, vous êtes un guerrier ». La formule peut paraître naïve. Je ne la crois pas tout à fait fautive ; ni dans ses applications générales ni même, si je m'interroge avec sincérité, quant à ce me touche personnellement » (p.33). Folio. Gallimard 1990.

²⁴ Sur cette différence, cf Pierre Bourdieu, « La représentation politique » dans *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, 2001, pp. 243-251.

²⁵ A la différence du capital politique personnel le plus fréquent, celui du notable politique, souvent reconversion d'une notoriété acquise sur d'autres terrains, le capital guerrier est un capital personnel qui se constitue sur le terrain de la Résistance et est susceptible d'être reconverti en capital politique. Cf Pierre Bourdieu, *Pouvoir symbolique et champ politique*, p.244. Il peut être, s'il est suffisamment « important », au principe d'une sorte de tentation charismatique (Marty, Tillon, Guingouin).

²⁶ Cette « autonomie » de jugement deviendra un indice de distance possible à l'institution communiste constitutive de la défiance des responsables aux cadres dans les années 45 et 50. Les

« mémoires » c'est l'inscription du narrateur dans l'espace des héros : la liste est longue dans le livre...(des anti-fascistes allemands aux camarades des brigades internationales en passant par les fusillés). Un capital héroïque, par sa dimension charismatique, c'est aussi et surtout un capital qui permet de « contourner » les capitaux socialement valorisés par temps calme : le capital scolaire et le capital économique. Le capital « héroïque » est aussi un capital « professionnel », l'acquisition de compétences au commandement. C'est enfin, forme transformée de toutes ces actions et acquisitions, un capital symbolique, une notoriété attachée à la personne, qu'il faut faire reconnaître sans cesse, car, comme tout capital symbolique, il est particulièrement labile et vulnérable aux entreprises de disqualification. L'après-guerre peut s'analyser comme une intense lutte faite de réévaluations plus ou moins fondées de la « notoriété » acquise dans la Résistance : les légendes noires de la Résistance en sont une des dimensions.

La difficile convertibilité des capitaux acquis dans l'ordre militaire

Ce à quoi Robert Loffroy impute son retour à la terre, après la deuxième guerre mondiale, s'explique aussi bien sûr par les obstacles associés à la difficile « conversion » du capital héroïque. La guerre - on connaît la formule, « tout soldat a dans sa gibecière son bâton de Maréchal » – et la Résistance plus encore, transforment les conditions sociales de mobilité ascendante autorisant ceux qui ont des ressources particulières – le courage, des « nerfs d'acier » ou « l'inconscience du danger » - à s'élever dans la société militaire. Pour les hommes du peuple qui

liens noués pendant la guerre avec des non-communistes avaient changé certains communistes : « C'est la raison pour laquelle, écrivait Jean-Pierre Vernant, la plupart des communistes qui ont été dans la Résistance, spécialement dans la Résistance non-communiste, se sont trouvés exclus assez rapidement dans les années qui ont suivi : ils ne pouvaient plus voir les choses comme auparavant » (Cité par Dauzou, *Le Monde*, 23 août 2014).

²⁷ C'est peut-être Victor Klemperer qui a le mieux décrit cet héroïsme : « Je pense à tous les êtres valeureux dans les camps de concentration et à tous les êtres téméraires qui vivaient dans l'illégalité. Pour eux, le danger de mort et les souffrances étaient infiniment plus grands qu'au front, et tout éclat décoratif absent ! Ce n'était pas la glorieuse mort au « champ d'honneur » qu'on avait devant les yeux mais, dans le meilleur des cas, la guillotine. Pourtant, même sans aucun effet décoratif, et même si cet héroïsme était d'une incontestable authenticité, quelque chose soutenait et apaisait intérieurement ces héros : eux-aussi se savaient membres d'une armée, ils avaient une foi profonde et justifiée dans la victoire finale de leur cause ; ils pouvaient emporter dans leur tombe cette fière conviction qu'un jour ou l'autre, leur nom renaîtrait d'autant plus aurolé de gloire qu'aujourd'hui on les assassinait de manière infâme », *LTI, La langue du III^e Reich*, Albin Michel, 1996, pp.29-30.

seront résistants, l'institution militaire ne contrôle plus leurs promotions²⁸. Elle reprendra la main à la Libération, les « déclassés » arrivant alors, qui remettent de « l'ordre »²⁹.

La Résistance est un accélérateur pour certains résistants, les plus impliqués, d'expériences sociales et politiques, un moment d'accumulation de ressources sociales, culturelles, politiques, qui pose le problème, au moment de la transition de la Guerre à la Paix de ce qu'on appellerait aujourd'hui la VAE (la validation des acquis de l'expérience) ou, en termes plus sociologiques, la question de la convertibilité des capitaux acquis dans un univers social dans un autre univers, professionnel, et par conséquent sa place dans la hiérarchie sociale. Depuis quelques années, des militants syndicalistes, freinés ou bloqués dans leur ascension professionnelle du fait de leur militantisme ont demandé que soit évalué « le manque à gagner social » qu'ils devaient à la répression syndicale. C'est aussi une question qui se pose lorsqu'un responsable syndical se reconvertisse soit par choix soit contraint³⁰. Les choix de Loffroy sont restreints : il s'interdit, alors que le monde agricole se transforme radicalement, à entrer dans la course au capital économique qui implique la « chasse aux terres ». Par contre, il a envisagé de devenir militaire de carrière. Cette conversion fait l'objet d'une sorte de négociation à la Libération où le « Capitaine » Loffroy est rétrogradé comme « sergent-chef » puis comme « sous-lieutenant » à la suite de l'intervention de deux importants résistants qui considèrent qu'un reclassement comme sous-officier ne lui rend pas justice, qu'il n'est pas « équitable ». De sergent-chef à sous-lieutenant, la différence n'est pas de degré : on se situe précisément à une charnière socialement fondamentale qui sépare les classes supérieures des classes moyennes et populaires³¹. Marc Bloch, dans

²⁸ Témoignage de Rol-Tanguy : « Cette question n'était pas simple : l'inflation des grades FFI a bien existé. Je me souviens de cet agent de la TCRP (la future RATP), nommé colonel FTP par Ouzoulias et qui, à la caserne de Reuilly, me demandait ce qu'il pourrait bien faire de son grade. Cela dit, il y a eu un écrémage de colonels, lieutenants-colonels et commandants par leur renonciation spontanée au grade acquis dans la clandestinité ou par leur retour à la vie civile. Pour les autres, la justification de leurs compétences était nécessaire », p. 493. Roger Bourderon, *Rol-Tanguy*, Tallandier, 2004.

²⁹ Cf p. 343-344. Le retour des militaires de carrière libérés des camps de prisonnier, à la Libération, c'est aussi le retour d'officiers dont on peut penser qu'ils n'avaient pas tous rompu avec l'effroi que suscita dans la bourgeoisie (ici au sens de Marc Bloch) l'avènement du Front populaire, dont ils pouvaient craindre une sorte de répétition dans ces années 1945.

³⁰ SIMONPOLI Nicolas, « Des cégétistes » en Sorbonne. *Éléments pour une sociologie de la reconversion des militants syndicaux*, Master de Science politique, Université Paris Ouest-Nanterre, 2014, 182 p.

³¹ Marc Bloch, *L'Étrange défaite*, opus cité, p.63.

L'Étrange défaite, en observateur privilégié et attentif de la vie militaire, souligne en passant l'importance de cette ligne de démarcation sociale : « Aujourd'hui de même, un général, fût-il parmi les plus étoilés, s'il pénètre dans la pièce où travaille un modeste sous-lieutenant ne saurait, sans manquer à la plus élémentaire courtoisie, omettre de lui tendre la main. Mis en face d'un sous-officier – ne parlons pas d'un simple soldat – il faudra, pour l'engager à ce geste, les circonstances les plus exceptionnelles ». On le classe donc, après marchandage, à la porte d'entrée des classes supérieures, sur le pas de la porte. La conversion de ses ressources guerrières en *situation* militaire normalisée, envisagée comme ce fut le cas de bien des Résistants qui firent parfois carrière ensuite dans l'Armée³² (cf la biographie de Jean Brugié par Isabelle Sommier ou celle de Rol-Tanguy), ne se réalise pas pour Loffroy, que la « mentalité » militaire re-trouvée répugne, alors qu'il s'imaginait qu'on allait faire place aux officiers républicains issus de la résistance.

"Je retrouvais ma compagnie là où je l'avais laissée quelques jours auparavant. Bien qu'ils n'eussent joué aucun rôle dans sa phase finale, les gars avaient bien fêté la victoire sur l'Allemagne hitlérienne. Tous les soirs maintenant on dansait dans la salle du café de Réchesy et la fête allait se poursuivre encore pendant bien des jours. Pour moi, elle allait s'interrompre brusquement avec la réception d'un ordre de mission pour rejoindre l'école de cadres de Dracy-le-Fort. C'était un stage de quatre mois auquel j'étais convié et qui, théoriquement, en fin de course, me rendrait possesseur d'un brevet de chef de section. Ayant conservé un très mauvais souvenir de l'école du Valdahon, je partais sans aucun enthousiasme pour Dracy-le-Fort, localité proche de Chalon-sur-Saône où une école pour une soixantaine d'officiers d'origine FFI avait été installée dans un château qui jouxtait un vaste parc. Dès mon arrivée, avec un groupe d'une douzaine d'officiers en provenance du 4^e RI, je mesurais combien ma prévention était motivée. Avec la neige et le froid en moins, c'était l'état d'esprit du Valdahon que je retrouvais à Dracy-le-Fort, avec toutefois une nuance. Dans le camp jurassien, nous avions affaire à des officiers de tirailleurs qui, ayant baroudé sur tant de champs de bataille, accablaient de leur mépris les gradés d'origine FFI. A Dracy-le-Fort, l'encadrement de l'école était très différent. Nous avions affaire à des officiers qui, pour la plupart d'entre eux, étaient restés sourds aux appels de la Résistance intérieure et extérieure et n'avaient sorti leurs uniformes de la naphtaline que pour le défilé de la victoire, le lendemain de la libération de leur ville de résidence. Ceci avait souvent suffi à ces militaires d'un grade subalterne pour y gagner un ou deux galons. Ils jalouaient et détestaient les officiers d'origine FFI et leur faisaient bien voir. Aussi la vie n'allait-elle pas s'annoncer rose pour les stagiaires de cette école. Ils allaient « en baver ». C'est du reste ce que, sans aucun détour, le chef de l'école annonçait aux nouveaux arrivants. Des problèmes avec ma santé allaient me faire sortir de ce bagne militaire aussi vite que j'y étais rentré ». (p.338).

On peut comprendre que certains aient parlé de Restauration pour caractériser cette période qui verra bientôt s'installer les légendes noires de la Résistance. Après 1945, sa trajectoire est celle du deuil des espoirs mis dans une nouvelle société. Fabrice Grenard note que la trajectoire de Georges Guingouin, « à partir de 1945 et les nombreuses épreuves qu'il traversera illustre les désillusions qui ont pu, à la fin de la guerre, devenir le lot commun de certains résistants de premier plan, persuadés que

³² Isabelle Sommier et Jean Brugié, *Officiers et communistes dans les guerres coloniales*, Flammarion, 2005.

leur combat contre le régime de Vichy et l'occupant allemand déboucherait sur un changement radical, aussi bien sur le plan collectif qu'au niveau de sa trajectoire individuelle. »³³ . Après l'échec de cette professionnalisation dans la société militaire³⁴ , l'autre possibilité – classique elle aussi - n'était autre que la professionnalisation politique, soit comme élu, soit dans le cadre des postes permanents contrôlés par le PCF³⁵.

La crise de la Fédération de l'Yonne du PCF : une crise de concurrence pour l'emploi

S'il n'appartient pas au bureau de la Fédération communiste de l'Yonne, Loffroy est d'emblée élu au comité fédéral et rien n'interdit de penser qu'il aurait pu faire partie des cadres à promouvoir (en 1944 il n'a que 25 ans). Mais à partir de 1948, la situation se dégrade au sein du groupe dirigeant de la Fédération de l'Yonne. Loffroy consacre sept pages à cette crise (p. 355/361). Son témoignage est relativement original. On sent qu'il a souffert plus encore qu'il ne le dit de cette atteinte à la camaraderie de Parti, de l'ambiance de suspicion qui règne à la Fédération. Je voudrais là-aussi suggérer la dimension sociale des conflits qui animent la Fédération dans le contexte de la Guerre Froide, qui est aussi celui du retour à l'ordre, et, pour le PCF, d'une relative marginalisation. Son témoignage montre en tout cas que la vie du PC était bien plus conflictuelle qu'on ne le pensait ou que certains voulaient le penser, trop occupés à faire des communistes des être disciplinés.

³³ Fabrice Grenard, *Une légende du maquis, Georges Guingouin, du mythe à l'histoire*, Vendémiaire, 2014, p. 291.

³⁴ Cette question est évidemment aussi surdéterminée par l'évolution des rapports de force et par la « normalisation » d'une situation parfois qualifiée de double pouvoir. « Après la fin de la guerre, de nombreuses mesures de rétrogradation des officiers et sous-officiers résistants furent prises dans le cours d'un mouvement de réorganisation de l'armée, ce qui ne manqua pas d'aggraver le mécontentement de ces derniers et de provoquer de nouveaux départs. De ce processus de restauration de l'armée traditionnelle, des chiffres donnent un aperçu : en mars 1945, l'armée comptait encore 13000 FFI sur 27000 officiers ; dans l'annuaire 1945, selon une étude de *La Nouvelle critique*, sur plus de 29000 officiers de l'armée de terre, on n'en retrouve plus que 1815 », p. 205, Grégoire Madjarian, *Conflits, pouvoirs et société à la Libération*, 10/18, 1980. (Ces chiffres sont probablement surévalués).

³⁵ Sur cette question de la politique des cadres du PCF, dans l'après guerre, cf Paul Boulland, « Des hommes quelconques » ? La politique d'encadrement au crible de la sociobiographie (1944-1974) » (pp.191-216), Claude Pannetier, Bernard PudalDir., *Le sujet communiste* , PUR, 2014.

Significativement, Loffroy commence son récit de ces conflits fratricides en les inscrivant dans ce qu'on pourrait peut-être appeler une guerre des postes. 1946, « c'était encore l'époque où le Parti comptait beaucoup de permanents » (p.353). Il donne noms et responsabilités de ces permanents : Lucien Prost, (secrétaire fédéral, Paul Verniages (propagande), Maria Valtat (organisation), René Millereau, (le « commandant « Max » des FTP), Geneviève Bouchard, Robert Simon et Yves Labalette (responsables du *Travailleur de l'Yonne*), Louise Gaudinot (« Paule » dans la clandestinité), secrétaire de l'UFF, importante et active section. L'Association Nationale des Anciens FFI-FTPF « s'offrait le luxe d'avoir deux permanents, deux anciens du maquis Vauban, Armand Simonnot et Victor Bolzan » que présidait Charles Guy, « le commandant Yvon ». Cela fait beaucoup de postes pour une petite Fédération....Si l'on en croit Loffroy, ce sont les différences de caractère et de personnalité qui allaient « bientôt se trouver porteuses des terribles difficultés qu'allait connaître la Fédération de l'Yonne du PCF » (p.353). Il ne comprend pas vraiment les raisons de ces dysfonctionnements, de ces « erreurs » d'appréciation des uns et des autres et des uns sur les autres, n'y voyant qu'une sorte de pathologie des ambitions.

« Aussi, en juillet 1949, alors qu'existaient déjà des rapports difficiles entre plusieurs membres de la direction fédérale, l'éclatement de l'affaire « Yvon » et ses développements allaient marquer le début d'une guerre fratricide qui allait se poursuivre pendant plusieurs années. C'était le début d'une chasse aux sorcières qui, si nous avons vécu dans une démocratie populaire, aurait sans doute planté quelques potences dans le département de l'Yonne. Ce scandale nauséabond, fait surtout de relents d'alcôves et de cocufiages, dans lequel étaient trempés non seulement Charles Guy, alias « commandant Yvon » et des personnes de son entourage, mais aussi un responsable national du Parti chargé de suivre la Fédé de l'Yonne, allait bien vite quitter son terrain sordide pour déboucher sur celui de la politique. Si cette lamentable affaire avait fait tomber le masque d'honorabilité dont se paraît Charles Guy³¹¹, et fait apparaître sa véritable personnalité, celle d'un aventurier sans scrupule ni morale qui avait su utiliser à la fois la Résistance et le Parti communiste pour des fins personnelles, elle avait en revanche, en exacerbant les passions, causé un trouble profond dans le Parti. Bolzan pouvait crier victoire et se réjouir. L'ennemi qui était dans le Parti était maintenant démasqué, réduit à l'impuissance, c'était Charles Guy. Mais cet individu avait certainement des complices dans la direction fédérale. Mais qui ? Était-ce Pierre ou était-ce Paul ? Qui sait, c'était peut-être les deux, ou peut-être Jacques dont l'attitude semblait parfois bizarre, ou Raymond devenu fuyant ou, qui sait, Loffroy dont le comportement était très réservé et dont la solidité politique et idéologique pouvait être mise en cause. N'avait-il pas été signalé au secrétariat fédéral comme ayant été vu un après-midi sortant de la cathédrale d'Auxerre ? Appelé à m'expliquer, je n'allais pas être certain de convaincre mes juges en leur affirmant que si, pour la première fois de ma vie, j'avais pénétré dans la magnifique cathédrale d'Auxerre, c'était par curiosité et non pour y faire des dévotions. Cependant je dois reconnaître que j'étais des plus réservés lorsqu'il était exigé que je porte un jugement, quel que soit son clan, sur un camarade contre lequel les pires accusations étaient portées. Car bientôt éclatait une haineuse guerre de clans qui allait me désespérer. Ces clans eux-mêmes se subdivisaient en mini-clans et tout ce monde s'affrontait en de stériles empoignades, se jetant à la face les accusations les plus outrancières. Tous les arguments, tous les coups bas semblaient permis pour discréditer tel ou tel militant. (...)A l'issue des travaux de la Conférence fédérale qui allait se tenir à Auxerre les 8 et 9 décembre 1951, Maria Valtat, accusée de se livrer à un travail fractionnel au sein du Parti, était

écartée de toute responsabilité dans la Fédération de l'Yonne du PCF. Pour ne pas avoir suffisamment fait preuve de discernement politique et de vigilance révolutionnaire au cours de cette triste période, plusieurs membres sortants du Comité fédéral n'étaient pas reconduits. J'étais dans cette charrette et je m'en réjouissais intérieurement. La lassitude que j'éprouvais de toutes ces dissensions au sein du Parti n'avait d'égale que l'écoeurement que je ressentais des sanctions, imméritées à mes yeux, qui avaient frappé Maria Valtat, cette héroïne de la Résistance communiste à laquelle je gardais toute mon amicale considération. Frappée par cette excommunication, bien peu de ses anciens camarades allaient avoir le courage de lui rester fidèle. Seuls quelques-uns continuèrent à l'entourer de leur sympathie. Je m'honore d'avoir été l'un de ceux-là. ».

S'il se refuse à entrer dans ces querelles « d'Ego », il conserve sa confiance à certains dont il a pu juger le comportement dans l'action. Il n'a de cesse dans ses mémoires de réhabiliter, par exemple, Maria Valtat (p.361) l'assurant de son amitié même après sa disgrâce. Celle-ci, on peut le noter, poursuivra sa carrière politique dans la région parisienne en devenant adjointe au Maire communiste de Blanc-Mesnil. Il faudrait reprendre le dossier de ces conflits avec les archives du PCF, et les analyser du point de vue de la concurrence entre compétiteurs qui disposent de ressources pour partie acquises dans la Résistance, ressources symboliques fragiles. Le capital symbolique dû à la Résistance, est acquis dans des conditions d'opacité liées à la clandestinité, sa validation et son évaluation dépendent de témoignages, de certificats susceptibles d'être suspectés, d'informations orales, de rumeurs, etc. Il peut donc, suivant l'autorité et les intérêts de ceux qui ont à en décider, varier. On le voit bien pour deux cas. Celui de Maria Valtat et celui de Victor Bolzon. Loffroy n'hésite pas à contester la « valeur » de Bolzon qui accède au poste de premier secrétaire de la fédération : « je connaissais bien cet ancien maquisard du Vauban, que je côtoyais à la direction de l'Association des Anciens FFI-FTP dont il était le secrétaire départemental. Certes son attachement, son dévouement au Parti ne pouvaient être mis en cause mais je trouvais sa formation politique encore bien rudimentaire pour assurer la lourde charge qui lui était confiée » (p.358). « Sectaire », « aux « jugements toujours abrupts », tel le voit Loffroy qui ne comprend pas que les logiques de promotion dans ces années de guerre froide ont changé et que la Résistance est aussi une valeur discutée³⁶. C'est aussi le cas de Maria Valtat dont on « passe au peigne fin » le rôle joué dans la Résistance. Nombreux sont les

³⁶ Le PCF, contrairement à certaines interprétations hâtives, n'a pas systématiquement écarté les Résistants communistes, par contre, la guerre froide conduit à privilégier les militants dont la dépendance à l'égard de l'appareil est attestée. Les Résistants sont particulièrement « vérifiés » à cause de leur possible autonomisation. Il en est ainsi pour Loffroy. Cf. « Deux générations de militants communistes français (1931-1951) en proie à des procès d'épuration interne », (en collaboration avec Claude Pannetier), dans *Militantisme et militants*, pp. 115-136, Ed. EVO, Bruxelles, 2000.

Résistants communistes désormais suspectés, de Tillon à Guingouin en passant par Marchadier. Loffroy lui-même est certes un attestateur clef : sur 2200 dossiers de titulaires de la carte de Combattants Volontaires de la Résistance dans l'Yonne, R. Loffroy est le premier attestataire (158 attestations détaillées, précises ; cf la communication de la journée). Mais s'il sait *évaluer* les Résistants il est moins à même d'évaluer les cadres communistes, comme il le reconnaît.... Ecarté du comité fédéral, qu'il ne retrouvera qu'en 1959, après avoir fait la preuve de son « esprit de parti », son éventuelle professionnalisation au sein du Parti Communiste est désormais proscrite.

Conclusion

J'ai bien conscience de n'avoir fait qu'esquisser l'une des lectures possible de ce manuscrit. Tout texte s'offre à bien des lectures. La mienne n'est pas celle d'un historien mais plutôt celle d'un sociologue attentif aux déplacements sociaux, à leurs logiques et à leurs effets. Georges Navel, écrivain « ouvrier », a écrit qu'il existe une tristesse ouvrière dont on ne guérit que par la participation politique, on peut renchérir : il existe aussi une tristesse paysanne dont on ne guérit que par la participation politique. Dans le cas de Robert Loffroy, la réalisation de soi par la politique, la Résistance en fut l'heureuse occasion à n'en pas douter. Cependant, pourvoyeuse d'un capital symbolique labile et opaque, aux compétences non certifiées et attachées à la « personne », sa convertibilité, indéterminée et enjeu de luttes, est restée embryonnaire pour Loffroy à qui il ne restait plus qu' à entretenir la mémoire des luttes, notamment en écrivant ses remarquables mémoires de guerre....